

influence. Aussi, quand le Sauveur a dit, dans sa divine concision : demandez et vous recevrez ; il a fondé par ces simples paroles un ordre moral et spirituel ; et de grands biens ou de grands maux s'y rattachent, suivant que l'on observe ou que l'on néglige la leçon divine à cet égard. Nous ne le savons que trop ; l'action de l'homme ici-bas est une lutte continuelle au milieu des périls. Pauvre rameur courbé avec effort dans sa nacelle, il doit résister au torrent qui l'entraîne ; car la vertu n'est pas un courant facile tant s'en faut ; elle est, au contraire le flot à remonter et à combattre.

Et c'est bien aussi pour satisfaire à cette loi inévitable du combat que la prière est donnée à l'homme : elle est son arme toute-puissante et invincible.

La faiblesse est en nous ; la force en Dieu. Vaincus trop souvent sans combattre, complices intéressés de nos penchans mauvais, nous répondons volontiers à la conscience comme à l'amitié qui nous presse : Je ne puis.

Et cela est vrai, trop vrai sans la prière. On se décerne alors un brevet d'incapacité et d'impuissance sans en rougir. Mais ici le malheur et la honte de la défaite ne sont pas précisément dans les fautes commises, dans la dégradation subie, dans les peines encourues. La honte, le malheur, la lâcheté de la désertion se trouvent dans l'abandon de la prière.

Il connaissait la puissance de ces augustes communications avec Dieu, ce roi de la catholique et infortunée Pologne, l'illustre Sobieski. Les troupes musulmanes assiégeaient les murs de Vienne, et, ce rempart une fois emporté, elle menaçaient la civilisation moderne tout entière d'une sanglante et irréparable invasion. Que fit ce religieux capitaine ? Il pria, il s'unifia à son Dieu par le pain eucharistique, et avant la bataille il ordonna aux légions qu'il commandait de se prosterner humblement devant celui qui distribue la victoire et régénère les nations. Vous savez le reste : l'Europe fut sauvée par sa glorieuse et vaillante épée.

« Eh bien ! oui, dans les desseins de Dieu, que nos Écritures ont si bien nommé le Dieu fort, il a fallu comme condition d'héroïsme et de triomphe, comme condition et principe de vertu, il a fallu le cri du faible qui implore, l'humble supplication du combattant, qui, pour résister, s'abaisse devant Dieu seul, et s'armant par la prière, y trouve l'indomptable énergie de la confiance et du secours divin. Car, enfin, Messieurs, l'homme doit avouer qu'il n'est pas Dieu, qu'il n'est pas puissant et fort ; il doit néanmoins vouloir et obtenir la puissance et la force ; il ne fait tout cela qu'en priant. Dans la prière seule il est faible et puissant tout ensemble, vaincu et vainqueur, fidèle conquérant et soumis aux lois du Roi immortel des siècles.

« Et quand on ne comprend pas ces choses, on ne comprend rien à l'humanité, à ses luttes morales, on ne connaît pas l'homme, sa force, sa grandeur, sa misère, ni les armes du combat, ni la palme décernée au courage. On ne sait rien.

« On n'entend rien à l'ordre du temps et de l'éternité, aux perpétuelles alternatives de la terre, aux infaillibles promesses du ciel, quand on n'entend pas la prière.

« Par elle, Messieurs, et par la grâce avec elle, Dieu, pour ainsi parler, s'ajoute à l'homme, il le transforme, l'élève et le dispose pour régner et vaincre avec lui.

« Voilà tout : c'est bien assez ; comprenez-vous la prière ? J'ose l'espérer maintenant.

« Ah ! au jour où vous avez tant souffert, où vous avez sondé l'abîme de vos maux et mesuré leur profondeur, si le chagrin s'empara de vous, si vous avez désespéré de Dieu et de vous-même, si vous avez cru votre faiblesse plus forte que sa grâce et que la liberté, c'est que vous avez abandonné la prière.

« Si, au contraire, trahis par vous-mêmes, délaissés par de vains et faux amis, en proie au mécompte et au déboire des passions, vous avez su retrouver un jour le marche-pied d'un autel solitaire pour y appuyer votre front ; si votre voix, vos soupirs, l'accent si éloquent du malheur reprit alors la route oubliée de la prière, au calme inconnu qui naissait dans votre âme, à l'unction secrète et puissante des consolations divines, vous avez senti que Dieu ne brisait pas le roseau courbé par l'orage qu'il n'étouffait pas la flamme à demi-éteinte, mais qu'il les relevait, les ranimait et leur rendait la force, la chaleur et la vie.

« Fasse le ciel que jamais la fatigue ne vous prenne dans l'accomplissement des lois souveraines de la prière ! Il se passera dans votre cœur d'admirables merveilles ; le monde les ignorera, ou il pourra même les mépriser. Laissez-le avec sa folle raison, ses froids calculs et ses labeurs stériles. Le champ où Dieu moissonne est celui qu'il cultive avec l'homme, et le travail à jamais couronné est surtout celui de la prière, qui, s'élevant jusqu'à la source même des eaux vives de la grâce, en redescend avec elles, et fécondant par elles la terre de nos âmes, y dépose le germen impérissable de l'immortalité.

### ELOGE D'ALFRED LE GRAND.

L'Histoire n'offre peut-être pas deux rois qui aient réuni à un plus haut degré qu'Alfred les qualités d'un grand prince et celles d'un fervent chrétien. Bien différent des héros de son temps, qui ne nous sont connus que par leurs exploits militaires, il ouvrit l'Angleterre aux arts et à la saine philosophie et prépara l'organisation politique qu'acquies depuis ce pays. Il vainquit cinquante fois sur terre et sur mer, et sauva sa patrie et son domaine ; mais il ne tira point l'épée pour conquérir les peuples, n'étudiait que le bien de l'humani-

té. C'est je pense, ce qui a porté l'ingénieur Gaillard, dans son *histoire de la rivalité de l'Angleterre et de la France*, à donner à ce prince un si grand avantage sur Charlemagne. « Charles, dit-il, le fondateur et la gloire du second empire, formé Egbert dans la science de la guerre et du gouvernement ; mais l'Angleterre semble avoir produit un plus grand prince que cet empereur dans Alfred petit fils d'Egbert. Son règne offre d'abord plus d'intérêt parce que sa gloire éclate au milieu de l'adversité. Il est beau de voir ce roi incomparable, qui avait appris à l'école du malheur à souffrir avec constance, errer durant six mois sous l'habit d'un berger ou d'un barde, (1) pour repaître ensuite avec plus de force et de puissance, terrasser les ennemis de son peuple, et les assujétir au joug de Jésus-Christ selon les lois pleines de douceur de l'Évangile ! Charlemagne baptisa les Saxons dans leur sang, Alfred-le-Grand céda des terres aux Danois et les civilisa par l'enseignement de ces divines maximes que ne démentait pas sa conduite envers eux. Si nous jetons un regard sur ses grandes entreprises, nous nous étonnons de leur élévation. Quoi de plus glorieux en effet que la mission d'Othar de Wulstan pour explorer les mers du Nord, ou que celle de Sigelin, évêque de Sarum, dans les Indes Orientales (2), pour y secourir les chrétiens qui disparaissaient de ces régions lointaines ? Pélilien remarque justement que l'architecture négligée ou encouragée fut toujours la preuve de la décadence ou de la grandeur d'un royaume. Alfred orna l'Angleterre de temples magnifiques, dirigeant lui-même les architectes. Il répara le collège anglais à Rome, bâtit plusieurs fortresses, fonda la fameuse Abbaye de Shaftesbury, apprit à ses sujets à bâtir en pierre et en briques, et construisit cette flotte qui seule aurait suffi pour immortaliser son règne. Ce n'était pas assez pour lui de tant de titres à l'immortalité ; l'Angleterre lui dut encore l'Université d'Oxford (3) où il appela les savans les plus distingués de son pays et des pays étrangers ? Plegmund et Edelstan s'y rendirent de la Mercie, Asserius et St. Neot du pays des Galles, Jean de Etheling de la vieille Saxe, (4) et St. Grimbald, de St. Omer. Avec leur secours Alfred fit fleurir la littérature romaine, et porta cette belle loi qui oblige tout homme noble d'envoyer à l'Université un de ses enfans ou un esclave qu'il aura d'abord affranchi. « Enfin, s'écrie Spelman, si nous réfléchissons sur sa religion et sa piété, nous croirons qu'il a toujours vécu dans un cloître ; si nous pensons à ses exploits guerriers, nous jugerons qu'il n'a jamais laissé les camps ; si nous nous rappelons son savoir et ses écrits, nous estimerons qu'il a passé toute sa vie dans un collège ; si nous faisons attention à la sagesse de son gouvernement et aux lois qu'il a publiées, nous serons persuadés que ces objets ont été son unique étude. » Voilà quel que chose de la grandeur d'un roi dont les Anglais sont encore fiers. Il vivait dans un tems de foi et de piété, et sut alimenter l'une et l'autre. Aujourd'hui que la philosophie a moitié convertie fait un retour sur la tradition, la nation semble respecter la religion de ses ancêtres. Heureux le peuple chez lequel le point de départ est pour tous le même, heureux le peuple qui revient toujours, après ses écarts, au point d'où il était parti, embrassant autrefois avec ardeur les erreurs de sectaires fongueux, aujourd'hui faisant un noble retour sur le passé. Bibliophiles. Histoire des fastes, ou révolutions vicissitudes et progrès des peuples des trois royaumes-unis, des Gaules, et de ce qui forme aujourd'hui l'Empire britannique.

(1) L'effet que produisit Alfred dans le camp des Danois, et Olaf dans celui d'Adelstan, peut faire croire raisonnablement que les bardes avaient porté l'art de la musique à une certaine perfection.

(2) Il est difficile de penser que les envoyés d'Alfred fissent le tour des côtes d'Afrique par eau avant l'invention du compas de mer ; mais les vaisseaux traversaient plus probablement la Méditerranée, et l'on voyageait, je suppose, par l'Égypte ou la Chaldée et par les Indes.

(3) Malgré l'autorité de Wood, Buttes, Ayliffe, Rouse, Goldsmith, malgré ce qu'ont dit les historiens en masse, quelques uns doutent qu'Alfred ait fondé Oxford. Le docteur Lingard sans se prononcer, réfute cependant Butler, qui avait écrit que ce sanctuaire des sciences n'existait plus sous Guillaume le conquérant, en montrant qu'Inguif y étudia. Je suis heureux de pouvoir joindre à tant d'autorités, celle de Mgr. Bailly de Meusein, dans sa lettre à lord Dorchester sur l'état de l'éducation dans cette province, parce que cet écrit est un document canadien ; cet illustre prélat nous apprend que le pape Marin appela l'Université d'Oxford. Alma Oxoniensium Universitas, et qu'il lui accorda de nombreux privilèges.

(4) Les historiens ont trop souvent confondu Jean de Etheling avec Jean Scot.